



Pontos-Coração Sagrada-Familia

Florian DOMAIGNÉ

Simões Filho – Brésil

Le 1<sup>er</sup> juin 2014

Lettre n° 9

Chers parrains, chers amis,

*Je suis chez papi et mamie. La lumière toute douce du Soleil éclaire l'intérieure de la cave. Je ne suis pas seul, avec moi, il y a tous ceux de ma communauté. Sur la petite table, il y a le vin et le fromage. Du bon vin et du bon fromage. Je sens qu'autour de moi l'atmosphère est bien joyeuse mais je n'y participe pas. Toute mon attention est portée sur la table. L'eau me monte à la bouche. J'en veux mais je ne peux pas, quelque chose m'en empêche. Personne ne touche aux mets. Ils ont l'air si bon et je ne peux pas et cette lumière qui commence à être de plus en plus forte...*

J'ouvre les yeux. 6 h 30 du matin... Le soleil m'aveugle à travers la fenêtre entrouverte. Impossible de me rendormir. La journée commence bien : une frustration et quelques précieuses minutes de repos envolées. Bon, de toute manière, je devais me lever tôt ce matin.

Je m'habille en deux secondes : short, tee-shirt et tongs comme tous les jours. Tito n'est pas encore réveillé. Je prends les papiers et me glisse à l'extérieur. Le ciel est un peu couvert : l'hiver s'installe avec ses pluies torrentielles qui tombent à leur guise. C'est un peu énervant mais au moins il fait toujours chaud. Ma vieille voisine est déjà debout dans son jardin, bien réveillée :

“Où Dona Inès ! Comment ça va ?

- Tout va bien, grâce à Dieu !

- Finalement je ne sais pas si je vais pouvoir aider ce matin pour votre barrière. Je dois emmener les frères d'Iréni au poste de santé. Si je reviens assez tôt, je vous donnerai un coup de main.

- Pas de problème. On va voir quand tu reviendras.”

La rue est un mélange de flaques et de boue. Je les évite comme je peux en sautant de-ci de-là à la manière très distinguée d'un cabri qui prend soin de ne pas tacher sa parure. Arrivé devant le portail de mes patients, je toque : “Où de casa ! C'est Floriano !”. C'est le père, tout désappareillé, une botte dans un pied et une tong dans l'autre qui vient m'ouvrir :

“Argentino ! Tu es argentin !

- Non, français !

- Américano ! Tu es des États-Unis !

- Non, français, je suis français !”

Une fois à l'intérieur, je demande : “Ivan est là ?”. Il acquiesce. J'ai besoin d'Ivan. Sans lui, je ne peux pas emmener ses frères. Ils ne me suivraient pas de leur plein gré car ils n'ont pas toute leur tête.. Il apparaît sur le seuil de la maison. Je jette un rapide coup d'œil dedans.

“Salut Ivan, ils sont là ?

- Il y a juste Adaï. Adaï !”

Adaï sort à son tour, tout souriant. Il ne sent pas très bon mais il a l'air bien puisqu'en me voyant il me demande :

“On va faire la piqûre ?

- Non, non, on va voir le médecin pour avoir les médicaments. Pas de piqûres aujourd'hui. Et Pé ? Dis-je en me tournant vers Ivan.

- Il est déjà sorti. Il est sorti vers 5 h 00 en direction du centre.”

Je fronce les sourcils, je les avais bien prévenus la veille que nous irions chez le médecin. Mais bon, j'en ai au moins un sur deux. Nous partons. Faute de médication, le comportement d'Adaï est très étrange, un peu

paranoïaque : Il voit des bestioles qui n'existent pas en les montrant du doigt et de temps à autre, il saute des ruisseaux imaginaires en plein milieu de la route.

“Quelles sont les nouvelles ? me demande Ivan.

- Rien de bien nouveau. Le train-train quotidien.

- Et les filles ?

- Intéressé ? Dis-je, en souriant.”

Comme pour la plupart des hommes du quartier, les filles de Points-Cœur retiennent son attention. Elles sont belles et différentes, alors forcément... Mais je connais Ivan, il n'a pas de mauvaises intentions, il est d'une très très grande timidité : il rougit et bafouille à chaque fois que nous abordons ce type de sujet. Je le bisque un peu :

“Et qu'en est-il de Tata ?

- C'est du passé. Je pense bien qu'elle sort avec quelqu'un d'autre, me répond-il en éludant le sujet. Elles sont trois, c'est ça ?

- Non, plus maintenant. Claire nous a quittés pour des raisons de santé, il y a deux semaines. Elle est retournée en France. Il ne reste plus que Mariana et Hortense.

- Ah et celle qui est jolie ? La nouvelle.

- Eh bien c'est Claire, elle vient juste de repartir.

- Non, je ne crois pas que ce soit elle.

- Alors c'est Hortense ?

- Peut-être bien...”

Juste à ce moment, nous croisons Pé arrivant en sens inverse. Il nous voit, nous fait un grand sourire et passe devant nous comme si de rien était. Je l'appelle. Je crie mais rien n'y fait. Il suit son chemin. Il faut que je vous explique : Pé veut dire “Pied” en portugais. Du coup, son truc, c'est de marcher sur les routes, sans but, juste pour le plaisir de marcher. Je me résigne, pour cette fois Pé ne sera pas avec nous.

Nous arrivons au poste de santé :

“Je vais nous présenter, attendez moi-là, d'accord.

- Ok”

Je me présente devant le réceptionniste. Il y a déjà une petite foule en train d'attendre.

“Bonjour, j'ai un rendez-vous avec le médecin pour deux patients qui sont avec moi. Voici tous les papiers et les cartes d'identité.

- Donnez-moi ça, je vais voir ce que je peux faire. Il y a déjà trente personnes qui sont en attente.

- Peut-être mais regardez bien, j'ai bien marqué un rendez-vous pour aujourd'hui, le 28 avril.”

Je n'ai pas envie que ça se passe comme la dernière fois. Il y a trois mois, j'avais également pris rendez-vous mais le réceptionniste n'en a eu que faire. Le quota des trente patients ayant été rempli, le médecin ne pouvait pas recevoir plus de patients :

“*Comment est-ce possible ? Lui ai-je demandé. Regardez, j'ai pris rendez-vous. C'est écrit sur le carnet. J'ai tout mon droit pour être reçu.*

- *Non, non. Le quota des trente a déjà été dépassé. Le médecin ne peut pas recevoir plus.*

- *Comment est-ce possible ? C'est une plaisanterie ? Je suis dans votre registre, vous m'y avez noté. Regardez-le.*

- *Non, je n'ai plus le registre. Allez voir la direction, allez voir la direction !*

- *Expliquez-moi alors : comment peut-il y avoir trente patients en train d'attendre et que je ne suis pas parmi eux ? C'est bien vous qui êtes assuré de la réception des patients, non ? Quelle est cette plaisanterie ? Vous croyez que ça m'amuse de faire ça ?*

- *Allez voir la direction, allez voir la direction ! me répétait-il en me fuyant du regard.”*

J'étais tellement en colère. Quelle absurdité ! Quel intérêt de prendre rendez-vous si l'on n'est même pas reçu le jour J. Et j'étais convaincu que ce réceptionniste avait fait passer des personnes qui n'étaient pas inscrites dans le registre. Corrompu. Ce jour-là, j'avais quand même réussi à obtenir des médicaments de la part de la direction mais je voulais voir le médecin pour avoir l'autorisation de faire les injections d'Adaï à la Coroa da Lagoa.

Aujourd'hui, le réceptionniste en accord avec la direction nous donne le rendez-vous malgré les trente patients qui sont déjà là. Nous allons passer en dernier mais au moins, nous allons passer. Il faut juste attendre et être patient, très patient. Ivan et Adaï sont dehors. J'ai le temps. Je sors un peu et je discute avec Zica, notre voisine qui était là également par pure coïncidence. Puis je vais acheter le journal pour occuper le temps. Je reviens et m'installe dans la salle d'attente pour lire. Le temps passe très lentement. Ma voisine de chaise me dit que l'infirmière me cherchait alors que je m'étais absenté. Ah zut me dis-je, peut-être que finalement nous aurions pu passer plus tôt. Je tente de la rencontrer, ce qui n'est pas si facile avec tous ces gens. Je me faufile dans les différentes salles à sa recherche. Et puis à un moment, je sors. Où sont-ils ? Où sont Ivan et Adaï ? Un gros

doute m'envahit. Maintenant, c'est eux que je cherche. Mais je dois me rendre à l'évidence : ils sont partis, bel et bien partis.

Comment vous dire ? À ce moment-là, une grande angoisse mêlée de tristesse me submergea. Triste, triste, triste. Je me suis dit :

*“Zut. Qu'est ce que c'est que ça ? Qu'est ce que je suis en train de faire ? Ce n'est pas possible. Je me suis levé tôt pour venir ici. J'ai tout bien arrangé. Les papiers, le rendez-vous et tout et tout. Il fallait juste attendre. Juste une matinée. Une fois tous les trois mois. Ce n'est pas tant que ça. Ils vont rester malades. Encore une fois ils ne vont pas voir le médecin. Encore une fois, ils ne vont pas avoir les injections à la Coroa. Pourquoi Seigneur ? J'en ai marre. Quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre. Ils ne veulent pas être soignés ? Ça va être comme ça à chaque fois ? Pourquoi ça ne peut pas être plus simple. Ils y ont droit. Et quand je ne serais plus là ? À quoi ça sert ? J'ai envie de tout laisser tomber. Je vais me barrer et tout laisser en plan. Ils ne veulent pas attendre. Ne pas faire un seul petit effort, alors pourquoi j'en ferais ? Pourquoi je m'inquiéteraient plus que ça ? C'est leur problème. Je ne serais pas toujours là, s'ils veulent rester fous, qu'ils le restent.”*

J'étais à deux doigts de partir. Finalement, je me tourne vers Marie. Ça me calme. J'attends au moins l'infirmière. Je lui explique, résigné :

“Pardonnez-moi mais ils sont partis.

- Mais les deux personnes qui étaient avec vous quand vous êtes arrivés ?

- Eh bien elles sont parties. Toutes les deux.

- Pourquoi ? Vous alliez être reçus en fin de matinée.

- Je ne sais pas. Vous savez bien comment ils sont. Ils sont partis sans me prévenir.

- Et que fait-on maintenant ? me demande-t-elle compréhensive. S'ils ne sont pas là, le médecin ne va pas recevoir.

- Je ne sais pas. Peut-être pourriez-vous faire comme la dernière fois. Vous vous souvenez ?

- Oui, au moins nous pouvons faire ça. Je vais vous procurer une ordonnance pour avoir les médicaments mais vous n'aurez pas les injections.

- Oui, je sais, c'est au moins ça. Merci beaucoup.”

Je retourne au quartier avec tous les médicaments. J'étais tellement en colère. À tel point que, lorsque je les croise, je ne prends même pas la peine de saluer mes sœurs de communauté qui s'en allaient faire quelques emplettes de leur côté. J'arrive à leur maison. Je demande à Ivan :

“Pourquoi êtes-vous partis ?

- Paresse. J'en avais marre d'attendre alors je suis parti. Adaï m'a suivi.

- Quoi ? Alors c'est simple. Prenez vos médicaments. Voilà ! Et maintenant, vos papiers. Prenez tout. À partir de maintenant, vous vous débrouillez. Je veux bien vous aider mais je ne suis pas votre esclave. Il y a des limites à tout. Au revoir !”

Je sors furieux. Le père m'appelle dans mon dos. Je lève la main exaspérée, sans me retourner : “Trop tard, trop tard !” Et je rentre.

Au fond, je voulais leur donner une leçon. Il faut qu'ils apprennent. Nous sommes là pour aider, nous ne sommes pas des pigeons. Et qu'arrivera-t-il quand il n'y aura plus personnes pour les aider ? Pour le moment je vais les laisser un peu cogiter. J'irais les voir de temps en temps pour voir comment ça se passe et les inciter à se remuer. Peut-être n'est-ce pas plus mal ainsi. Je vais bien voir.

Voilà pour la petite histoire, il est certain que sur le moment j'étais bien en colère. Je le reconnais et c'est bien normal, même si c'est rare de ma part. Ne vous inquiétez pas pour eux, je ne peux pas les laisser tomber. Je pense souvent à eux et je regrette de ne pouvoir être plus présent au quotidien. Avec Édouard, nous nous occupons de cette famille, du coup je me suis peu à peu attaché à cette famille que tout le monde rejette dans le quartier à cause de leur folie. Car telle est notre mission : être présent et rester fidèle par-delà les difficultés. C'est ainsi que je découvre la pauvreté de nos amis mais aussi mes propres pauvretés. Et c'est ainsi que j'apprends à faire l'effort d'aimer alors que je suis en colère, l'effort de pardonner alors que je déteste.

Comme je l'ai écrit plus haut, Claire nous a quittés pour des problèmes de santé. Priez bien pour elle. Tito part pour reprendre ses études le 8 juin, priez pour lui aussi. Et priez enfin pour que de nouveaux volontaires viennent chez nous. Merci pour tout.

Que Dieu vous bénisse et que Marie vous embrasse de son amoureuse présence.

**Florian**



*Terre de Compassion*  
*Un regard autre sur le monde*

